Document generated on 04/29/2024 5:59 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

FFM — Documentaire
Retour vers l'intimité

Mathieu Perreault

Number 257, November–December 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45059ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perreault, M. (2008). FFM — Documentaire : retour vers l'intimité. *Séquences*, (257), 7–7.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

FFM | DOCUMENTAIRES

RETOUR VERS L'INTIMITÉ

On cherchait en vain la grande fresque historique dans la section Documentaires du dernier Festival des films du monde. Une impression d'intimité dominait. Même les grands thèmes — l'Allemagne nazie, la guerre au Darfour ou en Afghanistan — étaient traités sur un mode très personnel.

MATHIEU PERREAULT

Orson Welles, par exemple, est abordé par le biais d'un voyage qu'il a fait en Espagne pour une coproduction européenne qui n'a jamais vraiment vu le jour (une télésérie sur Don Quichotte a été un pis-aller). On le voit filmer sa femme et sa fille à la fin des années 50 dans l'Espagne de Franco, sans s'attarder à la répression politique. Les images pittoresques, quoique toujours d'une justesse digne du brio du grand cinéaste, laissent mal à l'aise. Orson Welles était-il indifférent à la misère des Espagnols et aux bravades des franquistes, curés et gardes civils ? Le film : **Orson Welles y Goya**.

La Génération 101

Étrangement, un documentaire sur la chanson pop française des années 60 répond parfaitement au questionnement sur l'apolitisme du documentaire d'Emilio Rui Barrachina sur Orson Welles. **Discorama**, d'Esther Hoffenberg, suit la carrière de Denise Glaser, qui animait le dimanche après-midi une émission de variétés où elle a fait découvrir des chanteurs comme Moustaki, Brel ou Gainsbourg. La « mission » de Denise Glaser est traitée avec le plus grand respect, tout comme sa participation dans une célèbre grève à la télé en 1968. C'est évidemment la contre-culture, mais on reste bouche bée devant l'importance que prennent pour la génération de *Discorama* des chansons qui ne sont, finalement, que des chansons.

De l'autre côté du Rhin, ce sont les cinéastes qui sont portés aux nues. **Gegenschuss —Aufbruch der Filmemacher** (Contrechamp – La rébellion des cinéastes), de Laurens Straub et Dominik Wessely, fait le panégyrique de la société de production Filmverlag der Autoren, qui a permis à Werner Herzog, Rainer Werner Fassbinder et Wim Wenders de transformer l'image que l'Allemagne se faisait d'elle-même. Les turbulences des années 70 sont mentionnées comme une coïncidence, alors qu'on peut penser que le public aurait été moins réceptif au discours novateur de ces trois cinéastes si la violence politique n'avait pas nécessité un changement de paradigme social.

La guerre est abordée d'une manière similaire, par la bande. **Tote Schwule — Lebende Lesben** (Homosexuels morts et lesbiennes vivantes), de Rosa von Praunheim, aborde le Troisième Reich sous l'angle de l'homosexualité, avançant que sa version féminine est devenue, à cause de la version gaie de l'Holocauste, le porte-étendard de la cause arc-en-ciel (les rangs des hommes homosexuels ont été décimés dans les camps de concentration, tragédie à laquelle s'est ajouté le sida). *Das Schweigen der Quandts* (Le silence des Quandts), d'Eric Friedler, fait le portrait d'une famille d'industriels allemands qui a profité du nazisme sans avoir à payer après la guerre, et qui est aujourd'hui encore puissante dans le capitalisme allemand.

Même le Darfour prend un tournant intimiste. Dans **Refuge**, Alexandre Trudeau, le fils du célèbre ex-premier ministre, amène en Afrique un étudiant du début de la vingtaine pour raconter cette tragédie. L'artifice est intéressant, quoique maladroit. Le sujet devient le processus journalistique, un solipsisme qui laisse songeur.

La cuvée 2008 des documentaires du FFM était particulièrement riche au niveau canadien. Outre **Refuge**, on peut noter *The Mystery of Arqioq*, de Henry Naulaq et Ole Gjerstad, qui part à la recherche de l'interprète inuit d'une expédition scientifique allemande disparue en 1930 dans l'Arctique. À l'heure où le Passage du Nord-Ouest, et les affrontements géostratégiques avec le Danemark, la Russie et les États-Unis font couler beaucoup d'encre au Canada, il est ironique de constater que le fameux interprète Arqioq a peut-être survécu incognito au naufrage de l'expédition allemande. Il aurait fini ses jours tranquille au Groenland, comme pour rappeler que les guerres et les projets des Blancs n'ont pas la même importance pour les autochtones.

Plus convenus, **La Génération 101** de Claude Godbout, **Folle de Dieu** de Jean-Daniel Lafond, **The Sweetest Embrace: Return to Afghanistan** de Najeeb Mirza et *Leaving the Fold* d'Eric Scott complètent la moisson canadienne. Le premier examine l'identité québécoise chez les immigrants de seconde génération, le second fait curieusement (quand on pense qu'il s'agit du mari de la gouverneure générale) l'apologie du mysticisme, le troisième suit un réfugié afghan de Toronto qui retourne chez lui avec les soldats canadiens, et le dernier esquisse le portrait des difficultés que vivent les juifs hassidiques montréalais qui défroquent. Les aléas de l'actualité étaient décidément en vedette au FFM.